

# Le pigeon

Dans son enfance et sa jeunesse, Jonathan Noël a vécu des événements pénibles qui l'ont profondément bouleversé. Il a perdu des êtres chers et sa réalité a basculé à plusieurs reprises. Ces souvenirs sont pour lui une source de déplaisir immense. Pour occulter ce passé douloureux et apaiser son sentiment d'insécurité, le quinquagénaire a mis un soin extrême à s'organiser une vie sans histoire. Dans l'extrait présenté ci-dessous, son désir de tranquillité n'est pas tout à fait en harmonie avec ce qui l'attend.

Jonathan venait juste de se lever. Il avait mis ses pantoufles et son peignoir de bain, afin de se rendre, comme chaque matin avant de se raser, aux w.-c.<sup>1</sup> de l'étage. Avant d'ouvrir la porte, il y appliqua son oreille pour s'assurer qu'il n'entendait personne dans le couloir. Il n'aimait pas rencontrer des voisins, et surtout pas en pyjama et en peignoir, et encore moins sur le chemin des w.-c. Trouver les toilettes occupées eût déjà été passablement déplaisant ; mais ce qui était proprement atroce, c'était l'idée de se heurter à un autre locataire devant les toilettes. Une seule fois, cela lui était arrivé, dans l'été 1959, voilà vingt-cinq ans, et il frémissait rien que d'y repenser : cette frayeur simultanée à la vue de l'autre, cette perte simultanée de l'anonymat dans une entreprise qui précisément exigeait l'anonymat, cette façon simultanée de battre en retraite et d'avancer à nouveau, ce bredouillement simultané de politesses, je vous en prie, après vous,

1. W.-C. : sigle de *water-closet*, expression qui signifie « lieux d'aisances », « toilettes ».

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

mais non, après vous Monsieur, j'ai tout le temps, non, vous d'abord, j'insiste...  
et tout cela en pyjama ! Non, il ne voulait plus jamais vivre un moment pareil,  
15 et d'ailleurs il ne l'avait jamais plus vécu, grâce à l'application prophylactique  
de son oreille. En l'appliquant ainsi sur la porte, il voyait, à travers, ce qui se  
passait dans le couloir. Il savait le sens de chaque grincement, de chaque bruit  
de serrure, il savait interpréter chaque clapotis et chaque sifflement discret, voire  
le silence lui-même. Et maintenant qu'il avait écouté seulement quelques  
20 secondes, l'oreille contre la porte, il avait la certitude qu'il n'y avait pas âme qui  
vive dans le couloir, que les toilettes étaient libres, que tout le monde dormait  
encore. De la main gauche il tourna le bouton du verrou de sécurité, de la droite  
la poignée de la serrure, le pêne rentra, Jonathan tira d'une secousse légère, et  
la porte s'entrebâilla, puis s'ouvrit.

25 Pour un peu, il avait déjà enjambé le seuil, son pied était déjà en l'air, le  
gauche, sa jambe était déjà lancée en avant... quand il le vit. Il était posé devant  
sa porte, à moins de vingt centimètres du seuil, dans la lueur blafarde du petit  
matin qui filtrait par la fenêtre. Il avait ses pattes rouges et crochues plantées sur  
le carrelage sang-de-bœuf du couloir, et son plumage lisse était d'un gris de  
30 plomb : le pigeon.

Il avait penché sa tête de côté et fixait Jonathan de son œil gauche. Cet œil,  
un petit disque rond, brun avec un point noir au centre, était effrayant à voir.  
Il était fixé comme un bouton cousu sur le plumage de la tête, il était dépourvu

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

de cils et de sourcils, il était tout nu et impudemment tourné vers l'extérieur, et  
35 monstrueusement ouvert; mais en même temps il y avait là, dans cet œil, une  
sorte de sournoiserie retenue; et, en même temps encore, il ne semblait être ni  
sournois, ni ouvert, mais tout simplement sans vie, comme l'objectif d'une  
caméra qui avale toute lumière extérieure et ne laisse passer aucun rayon en  
provenance de son intérieur. Il n'y avait pas d'éclat, pas de lueur dans cet œil,  
40 pas la moindre étincelle de vie. C'était un œil sans regard. Et il fixait Jonathan.

Une frayeur mortelle: c'est sans doute ainsi qu'après coup il aurait décrit ce  
moment, mais ce n'eût pas été juste, car la frayeur ne vint que plus tard. C'était  
bien plutôt une mortelle stupéfaction.

Pendant peut-être cinq, peut-être dix secondes – il lui parut à lui que c'était  
45 pour toujours –, il resta figé, la main sur la poignée et le pied levé pour faire son  
premier pas, sans pouvoir avancer ni reculer. Puis il se produisit un petit mou-  
vement. Ou bien le pigeon prit appui sur son autre patte, ou bien il se rengorgea  
un petit peu, en tout cas une brève secousse parcourut son corps, et en même  
temps deux paupières se refermèrent d'un coup sec sur son œil, l'une d'en bas  
50 et l'autre d'en haut, pas vraiment des paupières, en fait, mais plutôt des sortes  
de clapets en caoutchouc qui, comme des lèvres surgies de nulle part, avalèrent  
l'œil. Pour un moment, il avait disparu. Et c'est là seulement que Jonathan sen-  
tit la fulguration de la frayeur, là que ses cheveux se hérissèrent d'une horreur  
panique. D'un bond en arrière, il se jeta dans sa chambre et claqua la porte avant

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

55 que l'œil du pigeon ait eu le temps de se rouvrir. Il tourna le verrou, fit en titubant les trois pas jusqu'à son lit et s'y assit en tremblant, son cœur battant la chamade. Il avait le front glacé et, sur sa nuque et le long de son échine, il sentit la sueur qui se mettait à ruisseler.

Sa première pensée fut qu'il allait avoir un infarctus ou une attaque, ou pour  
60 le moins une syncope ; tu as l'âge qu'il faut pour toutes ces choses-là, songea-t-il ; passé cinquante ans, la moindre occasion est bonne pour ce genre de tuile. Et il se laissa tomber de côté sur son lit, tira la couverture sur ses épaules frissonnantes et attendit la douleur convulsive, l'élancement dans la poitrine ou dans l'épaule (il avait lu un jour dans sa petite encyclopédie médicale que tels  
65 étaient les symptômes infallibles de l'infarctus), ou bien un lent obscurcissement de la conscience. Mais voilà qu'il ne se produisait rien de tel. Les battements du cœur se calmaient, le sang de nouveau irriguait uniformément la tête et les membres, et les signes de paralysie caractéristiques d'une attaque n'apparaissaient pas. Jonathan pouvait bouger les orteils et les doigts, et contraindre son visage à faire  
70 des grimaces, signe qu'organiquement et neurologiquement tout était à peu près en état de fonctionner.

Mais, en revanche, il tourbillonnait dans son cerveau une masse confuse d'idées terrifiantes sans coordination aucune, comme un vol de noirs corbeaux, et cela criait et battait des ailes dans sa tête et cela croassait : tu es fini ! tu es  
75 vieux et tu es fini, tu laisses un pigeon te faire une frayeur mortelle, un pigeon

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

t'oblige à te réfugier dans ta chambre, te flanque par terre, te tient prisonnier.

Tu vas mourir, Jonathan, tu vas mourir, si ce n'est tout de suite ce sera pour bientôt, et ta vie aura été ratée, tu l'as gâchée, car la voici toute chamboulée par un pigeon ; il faut que tu le tues, mais tu es incapable de le tuer, tu es incapable

80 de tuer une mouche, ou bien si, une mouche encore à la rigueur, ou un moustique, ou un petit insecte, mais jamais une chose qui a du sang chaud, un être à sang chaud et qui pèse son poids comme un pigeon, tu tirerais plutôt sur un homme, pan-pan, c'est vite fait, ça fait juste un petit trou, de huit millimètres, c'est propre et c'est permis, en cas de légitime défense c'est permis, paragraphe

85 un du règlement pour les personnels de surveillance ayant droit au port d'arme, c'est même recommandé, personne ne te fera le moindre reproche si tu abats un homme, au contraire, mais un pigeon ? comment abat-on un pigeon ? ça volette, un pigeon, ça se rate facilement, c'est troubler l'ordre public que de tirer sur un pigeon, c'est interdit, cela entraîne le retrait du port d'arme, la perte de

90 ton emploi, tu te retrouves en prison si tu tires sur un pigeon, non, tu ne peux pas le tuer ; mais vivre, tu ne peux pas non plus vivre avec lui, jamais, dans une maison habitée par un pigeon un homme ne saurait continuer à vivre, un pigeon, c'est le chaos et l'anarchie en personne, ça voltige en tous sens de façon imprévisible, ça s'agrippe et ça vous picore les yeux, un pigeon, ça salit sans arrêt et ça

95 dégage une nuée de bactéries pernicieuses et de virus de la méningite ; ça ne reste pas seul, un pigeon, ça en attire d'autres, ça s'accouple et ça se reproduit à

# Le pigeon *(suite)*

une vitesse folle, tu vas être assiégé par une armée de pigeons, tu ne pourras plus quitter ta chambre, tu mourras de faim, tu seras asphyxié par tes excréments, tu seras forcé de te jeter par la fenêtre et tu iras te fracasser sur le trottoir ; non, tu

100 seras trop lâche, tu resteras enfermé dans ta chambre et tu crieras au secours, tu crieras qu'on appelle les pompiers, pour qu'ils viennent avec des échelles et qu'ils te sauvent d'un pigeon, d'un pigeon ! Tu seras la risée de l'immeuble, la risée de tout le quartier, on s'exclamera : « Regardez M. Noël ! » et on te montrera du doigt : « Regardez, M. Noël a besoin qu'on vienne à son secours à cause

105 d'un pigeon ! » Et on te mettra dans une clinique psychiatrique. Oh, Jonathan, Jonathan, ta situation est désespérée, tu es perdu, Jonathan !

Voilà les cris et les croassements qui retentissaient dans sa tête, et Jonathan en était si désorienté et si désespéré qu'il fit une chose qu'il n'avait plus faite depuis ses années d'enfance : dans sa détresse, il joignit les mains et pria. « Mon

110 Dieu, mon Dieu, pria-t-il, pourquoi m'as-Tu abandonné ? Pourquoi ai-je droit de Ta part à pareil châtiment ? Notre Père qui es aux cieux, sauve-moi de ce pigeon ! Amen. » Ce n'était pas, on le voit, une prière en bonne et due forme, c'était plutôt, fait de pièces et de morceaux empruntés à ses rudiments d'instruction religieuse, un bredouillis qu'il émettait là. Mais cela l'aida tout de même,

115 car cela exigeait un certain degré de concentration intellectuelle, et cela chassa toutes ces pensées confuses. [...]

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

Il regarda l'heure. Il était tout juste sept heures et quart passées. Normalement, à sept heures et quart, il était déjà rasé et il faisait son lit. Mais le retard était encore raisonnable, il allait pouvoir le rattraper, au besoin en renonçant à son petit déjeuner. S'il y renonçait, calcula-t-il, il serait même en avance de sept minutes sur son horaire habituel. Ce qui comptait, c'était uniquement qu'il quittât sa chambre à huit heures cinq, car il fallait qu'il fût à la banque à huit heures un quart. Comment il allait s'y prendre, il n'en savait rien encore, mais enfin il avait encore un délai de grâce de trois quarts d'heure. C'était beaucoup.

125 Trois quarts d'heure, cela faisait beaucoup de temps lorsqu'on venait de voir la mort en face et d'échapper de justesse à un infarctus. [...] Il résolut donc de se comporter pour l'instant comme si rien ne s'était passé et de vaquer à ses habituelles occupations du matin. Il fit couler l'eau chaude dans le lavabo et se rasa.

Tout en se rasant, il réfléchit sérieusement. « Jonathan Noël, se dit-il, tu as été soldat en Indochine deux années durant, et tu t'y es tiré de plus d'une situation critique. Si tu rassembles tout ton courage et toute ton ingéniosité, si tu te cuirasses en conséquence et si tu as de la chance, on peut penser que tu réussiras une sortie hors de cette chambre. Mais, la sortie effectuée, que se passera-t-il? Qu'arrivera-t-il si effectivement tu contournes cette affreuse bête devant la

135 porte, si tu atteins sain et sauf la cage de l'escalier et si tu prends le large? Tu pourras te rendre à ton travail, tu pourras survivre sans encombre à cette journée... Mais que feras-tu alors? Où iras-tu ce soir? Où passeras-tu la nuit?» Car ce

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

pigeon – s’il réussissait à lui échapper une fois – il ne voulait pas le rencontrer une seconde fois, il ne voulait à aucun prix vivre sous le même toit que ce pigeon, pas un seul jour, pas une nuit, pas une heure : c’était pour lui une décision irrévocable. Il fallait donc qu’il se tînt prêt à passer cette nuit dans une pension, et peut-être aussi les nuits suivantes. Cela signifiait qu’il lui fallait emporter de quoi se raser, sa brosse à dents, et du linge de rechange. En outre, il avait besoin de son carnet de chèques et, par sécurité, aussi de son livret d’épargne. Il avait douze cents francs sur son compte courant. Cela suffirait pour deux semaines, à condition de trouver un hôtel bon marché. Si alors le pigeon bloquait toujours sa chambre, il faudrait entamer ses économies. Sur son compte d’épargne, il avait six mille francs, c’était énormément d’argent. De quoi vivre à l’hôtel pendant des mois. Et puis, par-dessus le marché, il touchait son salaire, trois mille sept cents francs par mois, impôts déduits. En revanche, il fallait payer à la fin de l’année huit mille francs à M<sup>me</sup> Lassalle, le solde du prix de la chambre. De sa chambre. De cette chambre qu’il n’allait plus habiter du tout. Comment expliquer à M<sup>me</sup> Lassalle qu’il sollicitait un délai pour ce dernier versement ? Il ne pouvait tout de même guère lui dire : « Madame, je ne puis vous verser ces derniers huit mille francs parce que j’habite depuis des mois à l’hôtel, du fait que la chambre que je veux vous acheter est bloquée par un pigeon... » Il ne pouvait tout de même guère lui dire cela. Il lui revint alors à l’esprit qu’il possédait encore cinq pièces d’or, cinq napoléons dont chacun valait bien ses six cents francs et qu’il

# Le pigeon *(suite)*

s'était achetés en 1958, pendant la guerre d'Algérie, par peur de l'inflation. Il  
 160 ne fallait surtout pas qu'il oublie d'emporter ces cinq napoléons... Et il possédait encore un mince bracelet d'or qui lui venait de sa mère. Et son poste à transistors. Et un stylo à bille en argent, très chic, que tous les employés de la banque avaient eu comme cadeau de Noël. S'il vendait tous ces trésors, il pourrait, en étant très économe, vivre à l'hôtel jusqu'à la fin de l'année et verser tout de même  
 165 ses huit mille francs à M<sup>me</sup> Lassalle. À partir du premier janvier, la situation serait déjà plus favorable, car alors il serait propriétaire de la chambre et n'aurait plus à payer de loyer. Et peut-être que le pigeon ne survivrait pas à l'hiver. Combien de temps cela vivait-il, un pigeon ? Deux ans, trois ans, dix ans ? Et si c'était un vieux pigeon ? Peut-être qu'il mourrait dans une semaine ? Peut-être  
 170 qu'il allait mourir dès aujourd'hui ? Peut-être qu'il n'était venu que pour mourir...

Il avait fini de se raser ; il vida le lavabo, le rinça, le remplit de nouveau, se lava le torse et les pieds, se brossa les dents, vida encore le lavabo et le nettoya avec le chiffon. Puis il fit son lit.

Sous l'armoire, il avait une vieille valise en carton où il entreposait son linge  
 175 sale, pour le porter une fois par mois à la laverie. Il alla prendre cette valise, la vida et la posa sur le lit. C'était avec cette valise qu'il avait fait en 1942 le trajet de Charenton à Cavaillon, et qu'il était arrivé à Paris en 1954. Quand il vit cette vieille valise posée sur son lit et qu'il commença de la remplir, non pas de linge sale, mais avec du linge propre, une paire de souliers bas, son nécessaire de toi-

# Le pigeon *(suite)*

180 lette, un fer à repasser, un carnet de chèques et ses objets de valeur – comme pour un voyage –, voilà encore que les larmes lui vinrent aux yeux, non de honte cette fois, mais de désespoir muet. Il avait l'impression d'être rejeté trente ans en arrière dans sa vie, d'avoir perdu trente années de sa vie.

Lorsqu'il eut bouclé sa valise, il était huit heures moins un quart. Il s'habilla, 185 en commençant par l'uniforme habituel : pantalon gris, chemise bleue, blouson de cuir, ceinturon de cuir avec l'étui du pistolet, casquette réglementaire grise. Puis il s'équipa pour la rencontre avec le pigeon. Ce qui lui répugnait le plus, c'était l'idée que le pigeon puisse entrer en contact physique avec lui, que, par exemple, il lui picore les chevilles ou qu'en s'envolant il lui effleure de ses ailes 190 les mains ou le cou, ou bien, pis encore, qu'il se pose sur lui avec ses pattes écartées et crochues. Aussi ne mit-il pas ses souliers bas en cuir fin, mais ses grandes bottes inélégantes, avec semelles de peau de mouton, dont d'habitude il ne se servait qu'en janvier ou février ; il enfila son manteau d'hiver, le boutonna du bas jusqu'en haut, s'enroula une écharpe de laine autour du cou jusqu'à se 195 couvrir le menton, et se protégea les mains avec des gants de cuir fourrés. Dans sa main droite, il prit son parapluie. Ainsi équipé, à huit heures moins sept, il était prêt à tenter sa sortie.

Il ôta sa casquette réglementaire et appliqua son oreille contre la porte. On n'entendait rien. Il remit sa casquette, se l'enfonça solidement sur le front, prit 200 sa valise et la posa à portée de main près de la porte. Pour avoir la main droite

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

libre, il accrocha le parapluie à son poignet, puis de la main droite il saisit le loquet, de la gauche le bouton du verrou de sécurité, tourna pour faire rentrer le pêne, et entrebâilla la porte. Il jeta au-dehors un regard inquisiteur.

Le pigeon n'était plus devant la porte. Sur le carreau où il s'était posé, il n'y  
205 avait plus désormais qu'une tache vert émeraude de la taille d'une pièce de cinq francs, et une minuscule plume, duveteuse et blanche, qui frémissait légèrement dans le courant d'air de la porte entrebâillée. Jonathan frissonna de dégoût. Pour un peu, il aurait immédiatement claqué la porte à nouveau. Sa nature instinctive voulait reculer, se réfugier dans sa chambre, à l'abri, fuir l'horreur qui se  
210 trouvait là, dehors. Mais alors il vit qu'il n'y avait pas là une tache unique, mais qu'il y avait beaucoup de taches. Toute la portion du couloir qu'il pouvait parcourir du regard était constellée de ces taches vert émeraude à l'éclat humide. Et il se passa alors cette chose étrange que la multiplicité de ces ignominies, loin d'augmenter le dégoût de Jonathan, accrut au contraire sa détermination à résis-  
215 ter : la première tache isolée et la première petite plume l'auraient sans doute fait reculer, et il aurait refermé la porte à jamais. Mais que le pigeon eût manifestement conchié tout le couloir, cette universalité de l'odieux phénomène mobilisa tout son courage. Il ouvrit grand la porte.

Alors il vit le pigeon. Il était posé vers la droite, à une distance d'un mètre et  
220 demi, tassé dans un coin tout à l'extrémité du couloir. Il y avait là-bas si peu de lumière, et d'ailleurs Jonathan jeta dans sa direction un regard si bref, qu'il ne put

# Le pigeon *(suite)*

distinguer si la bête était endormie ou éveillée, si elle avait les yeux ouverts ou fermés. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de le savoir. Il aurait préféré ne l'avoir pas vue du tout. Dans son livre sur la faune tropicale, il avait lu un jour que certains  
 225 animaux, surtout les orangs-outans, ne se jetaient sur les hommes que si on les regardait dans les yeux ; si on les ignore, il paraîtrait qu'ils vous laissent tranquille. Peut-être que cela valait aussi pour les pigeons. En tout cas, Jonathan décida de faire comme si le pigeon n'existait plus et, au moins, de ne pas le regarder.

Il poussa lentement sa valise dans le couloir, tout à fait lentement et prudemment, entre les taches vertes. Puis il ouvrit le parapluie, le tint de la main gauche  
 230 devant sa poitrine et son visage comme un bouclier, sortit dans le couloir, sans cesser de prendre garde aux taches sur le sol, et referma la porte derrière lui. Quoiqu'il se fût bien promis de faire comme si de rien n'était, l'angoisse le saisit tout de même à nouveau, et il sentit son cœur battre jusqu'au fond de sa gorge ;  
 235 et quand, de ses doigts gantés, il ne parvint pas tout de suite à extraire sa clé de sa poche, il se mit à trembler de nervosité au point que le parapluie faillit lui échapper ; et quand il le rattrapa de la main droite pour le coincer entre son épaule et sa joue, voilà que la clé tomba pour le coup, et il s'en fallut de très peu qu'elle ne tombât en plein dans une de ces taches, et il dut se pencher pour la  
 240 ramasser ; et lorsqu'il l'eut enfin bien en main, l'excitation fit qu'il la mit trois fois à côté de la serrure avant de l'y introduire et de lui faire faire deux tours. À ce moment, il eut l'impression d'entendre derrière lui un bruit d'ailes... À moins

# Le pigeon *(suite)*

*Manuel A,*  
*Corpus de textes, pages 161 à 167*

qu'il n'eût seulement heurté le mur avec le parapluie?... Alors il entendit à nouveau, sans aucun doute possible, un battement d'ailes bref et sec, et là il fut saisi  
245 de panique. Il arracha la clé de la serrure, empoigna au vol sa valise et détala. Le parapluie ouvert raclait contre le mur, la valise bringuebalait contre les portes des autres chambres, à mi-distance les vantaux de la fenêtre obstruaient le couloir, il passa en force, tirant derrière lui le parapluie d'une manière si violente et maladroitement que la toile partit en lambeaux, il n'y fit pas attention, tout lui était égal,  
250 il ne songeait qu'à partir, partir, partir.

Ce n'est qu'une fois arrivé sur le palier qu'il s'arrêta un instant pour refermer ce satané parapluie, et qu'il jeta un coup d'œil en arrière : par la fenêtre, les premiers rayons du soleil matinal tombaient dans le couloir, découpant dans la pénombre un bloc de lumière aux arêtes précises. On ne pouvait guère voir au  
255 travers, et ce n'est qu'en clignant des yeux et en y regardant à deux fois que Jonathan parvint à voir, tout au fond, le pigeon qui s'arrachait à son coin sombre, faisait en avant quelques pas rapides et vacillants, puis se posait à nouveau juste devant la porte de sa chambre.

Avec horreur il se détourna, et descendit l'escalier. Il était sûr à cet instant  
260 de ne jamais pouvoir revenir.

Patrick SÜSKIND, *Le Pigeon*, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, coll. Livre de Poche, Paris, © Librairie Arthème Fayard, 1987, p. 13-25.